

Les Déléage : une famille à l'épreuve de la guerre 1914-1918

Maurice et André



Jean et Louise

C'est au cours de l'été 1914¹, après des années de fortes tensions internationales, qu'éclate la Première Guerre mondiale. L'espoir d'une victoire rapide, nourri par chaque camp, cède progressivement la place à l'incertitude ; les hostilités se prolongent sans laisser entrevoir l'issue de la bataille. La mobilisation des forces, organisée à l'échelle mondiale, est totale jusqu'au terme de la guerre quatre ans plus tard.

Traumatisme durable, la « Grande Guerre » a laissé des milliers de familles françaises endeuillées (1,4 million de soldats et de civils tués) et des régions entières dévastées.

C'était il y a un siècle. Les acteurs et témoins directs de ces événements ne sont plus là pour raconter leur histoire. Pour qui sait les exploiter, des lieux, des monuments, des objets et des documents d'époque appelés archives (écrits, films, photographies, affiches, cartes postales ...) livrent leurs versions des faits.

Gardiennes de la mémoire locale, les Archives départementales de Saône-et-Loire conservent et communiquent au public des documents d'intérêt majeur pour la connaissance de ce territoire et de ses habitants. Parmi les fonds conservés, des fonds publics et privés apportent un éclairage sur 1914-1918.

Les archives de la famille Déléage (*Archives départementales de Saône-et-Loire, 53 J*)

Héritier des archives de ses parents et grands-parents, conscient de l'intérêt historique et pédagogique de ces documents, Jean Déléage (fils d'André et petit-fils de Jean Déléage), en a fait don aux Archives départementales de Saône-et-Loire.

Plus de 400 lettres, écrites entre 1914 et 1918, par Jean, depuis le front, et, depuis l'arrière, par Louise (sa femme), André et Maurice (leurs fils), sont aujourd'hui accessibles aux chercheurs et constituent un témoignage riche sur la vie d'une famille pendant la Première Guerre mondiale.

¹ L'Allemagne déclare la guerre à la France le 3 août 1914.

Indications biographiques

En août 1914, lorsqu'éclate la Première Guerre mondiale, la famille Déléage réside à Bourges (département du Cher).

Jean Déléage, âgé de 38 ans, est appelé sous les drapeaux au mois de novembre 1914. Il est intégré à l'armée territoriale.

Entre 1914 et 1918, Louise, sa femme, André et Maurice, leurs enfants, partagent leur vie entre Bourges et Mazilly, hameau de Saint-André-le-Désert (département de Saône-et-Loire), où les Déléage possèdent une maison de famille.

Sur les centaines de lettres qu'ils se sont écrites entre 1914 et 1918, plus de 400 sont parvenues jusqu'à nous. Ecrire était pour eux fondamental, une manière de maintenir le lien et de se soutenir.

Jean Déléage (1876-1959)

Après avoir servi en premières lignes, comme sergent, entre l'été 1915 et l'hiver 1916, Jean, devient, en 1917, secrétaire auprès d'un colonel, poste qui lui confère davantage de temps libre et de sécurité. Officiellement démobilisé en janvier 1918, Jean Déléage reprend son métier d'avant-guerre (inspecteur de l'école primaire) et se rend, seul, à Calais où il est affecté.

Louise Déléage (1882-1963)

En l'absence de son mari, Louise reprend à son compte des tâches auparavant placées sous l'autorité de son mari, telles que la gestion des biens de la famille ou encore l'éducation des enfants.

Très attachée à son époux, Louise tente par tous les moyens d'adoucir le quotidien de Jean, en lui envoyant notamment des lettres et de nombreux colis contenant du matériel, de la nourriture et des vêtements.

André Déléage (1903-1944)

André a 11 ans lorsque son père part à la guerre.

Adulte, il est élève de Marc Bloch et devient lui-même un historien réputé, spécialiste de l'histoire de la Bourgogne au Moyen Age.

Mobilisé en 1939, démobilisé en 1940, il devient papa la même année et prénomme son fils Jean en l'honneur de son propre père.

Entré en résistance en 1942, il meurt le 24 décembre 1944 au Luxembourg dans un combat l'opposant aux Allemands.

Maurice Déléage (1907- 1931)

Maurice est âgé de 7 ans lorsque son père part à la guerre.

On sait peu de choses sur lui sinon qu'il aimait dessiner, a souffert d'une santé fragile et est mort, de maladie, en février 1931 à l'âge de 23 ans.

Sélection de lettres du fonds Déléage
transcriptions conformes aux originaux

✓ **27 novembre 1914**

Mon cher grand-père,

Je t'écris afin de t'annoncer le prochain départ de Papa pour Gray² qui est fixé à Dimanche matin, 29 novembre 1914. Il part avec lui 500 territoriaux³. Cela cause un grand chagrin à Maman et nous ennuie beaucoup ; cependant nous espérons toujours qu'il n'ira pas sur la ligne de mitraille. Nous nous promettons d'être bien sages, pour ne pas causer plus d'ennui à Maman. Je vous embrasse bien, ainsi de Maman, Papa et Maurice.

André Déléage

✓ **14 juillet 1915**

Ma chère Lisette,

Il est 10 heures, vous vous promenez à Moulins pendant que je pense à vous ; il fait beau aujourd'hui ici, je souhaite que tu aies également un temps clair : il fera moins sombre dans ton cœur de petite femme, et le voyage sera au moins un demi-plaisir. Hier il ne m'a pas été possible de trouver un moment pour écrire, car nous sommes très occupés [...]

Car nous sommes en campagne ; tout autour de nous, évoque la guerre : bicots⁴, spahis⁵, chasseurs, artilleurs, pontonniers, trains et autos blindés énormes convois et autres, tout cela défile sous nos yeux continuellement ; on se défie des taubes⁶ et on se cache par petits groupes ; le canon fait trembler les vitres ; on s'exerce à l'emploi des grenades. - Pourtant mon dépôt est à plus de 20 km de la ligne de feu ; il regorge de monde et les méridionaux y dominent ; la lutte se ralentit dans notre secteur et il se pourrait que nous restions en arrière plusieurs semaines. La vie ici est très acceptable : nourriture très abondante, vin presque à volonté, bœuf et mouton frigorifiés 2 fois par jour, bière et café à bon marché ; mais les moindres objets sont très chers. Comme ma compagnie occupe un petit village, nous sommes assez libres en dehors des exercices. Par contre, le cantonnement⁷ est extrêmement sale [...] je fais la chasse aux rats 2 ou 3 fois par nuit. [...] J'ai été bien reçu par mes nouveaux camarades ; on m'a donné à commander une énorme section de 120 hommes ; cela me cause du souci, mais je suis dispensé des gardes et autres services embêtants ; en somme, tant que je suis ici, il ne faut pas me plaindre.

Je n'ai retrouvé ici aucun des camarades de Bourges, car dès leur arrivée ils ont été envoyés dans les 6 régiments de la division et tous sont dans les tranchées depuis une huitaine ; mon arrivée tardive me vaudra donc de n'aller dans les tranchées que plusieurs semaines après eux. Ils ont été remplacés ici par des sous-officiers qui sont au front depuis 11 mois et qui viennent se refaire en arrière ; ces vétérans de la guerre en ont vu de toutes les couleurs, et ils en racontent long, long ; [...] ils sont déprimés, pessimistes, et donnent sur l'état moral de leurs régiments des indications assez décourageantes ; je ne sais encore ce qu'il faut en prendre et en laisser ; mais d'ores et déjà on peut dire que les journaux sont loin de nous faire connaître la vérité ; je n'insiste pas sur ce sujet, et pour cause. [...]

Aujourd'hui, l'Etat soigne notre menu, on fera un brin la fête, fête un peu amère au fond, et il est temps d'aller surveiller la mise à table de mes 120 poilus ; aussi j'écourte un peu ma lettre en te priant de faire bien des amitiés à père et à Marie, d'embrasser les petits bien tendrement et de garder mes plus affectueux baisers pour toi.

JDéléage

² Gray se situe en Haute-Saône.

³ Les territoriaux, âgés de 34 à 49 ans, furent mobilisés plus tardivement et d'abord affectés à diverses tâches d'appui (surveillance des voies ferrées, travaux de terrassement, logistique). Par la suite, pour compenser les lourdes pertes humaines au front, les plus jeunes d'entre eux rejoignirent les unités combattantes ; ce fut le cas pour Jean Déléage.

⁴ Nord-Africains (expression péjorative).

⁵ Cavaliers originaires d'Afrique du Nord.

⁶ Avions allemands.

⁷ Lieu temporaire de rassemblement des troupes.

✓ 27 juillet 1915

Mes biens chers Petits,

Vos lettres du 22 juillet me sont arrivées le dimanche 25, elles n'ont donc mis que 3 jours pour faire ce long voyage, et vous voyez que la poste militaire marche aussi bien que la poste civile. Pourtant si vous voyiez la quantité de correspondances qui arrivent chaque jour aux soldats vous en seriez bien étonnés ; ainsi, tenez rien que pour mon armée, il faut 60 grosses automobiles pour transporter chaque jour le courrier des troupes depuis la gare jusqu'au quartier du général en chef ; puis des voitures et d'autres autos prennent les ballots de lettres au quartier pour les amener dans chaque régiment.- Je vois beaucoup de choses qui vous intéresseraient vivement : par exemple des automitrailleuses peintes en vert et qui, arrêtées contre les buissons de la route sont invisibles pour l'ennemi ; des trains blindés, chargés de très gros canons entièrement recouverts d'une épaisse tôle d'acier, qui tirent la nuit tantôt sur une voie ferrée tantôt sur une autre et qui se retirent très vite après avoir lancé quelques gros obus ; des cuisines roulantes, traînées par 2 chevaux et dans lesquelles on fait la soupe et le rata des soldats pendant qu'elles trottent sur les routes ; j'ai vue aussi des Indiens à cheval, leur chef était un riche rajah couvert de vêtements d'or, monté sur un cheval dont la bride et les étriers étaient en or, la selle en cuir rouge et tout le harnachement recouvert de soie ; ce cavalier était splendide et très brave paraît-il. Mais les plus hardis cavaliers ce sont nos Marocains, tout habillés de jaune, assis sur de grandes selles qui leur arrivent jusqu'au milieu du dos, et dont les petits chevaux savent marcher debout sur les pattes de derrière au son d'une mélodie traînante et grave. Ce matin, j'ai mangé de la poussière comme jamais de ma vie, parce que j'ai croisé un convoi de 100 autos lancées à toute vitesse qui ramenaient des tranchées de Souchez⁸ 6 000 fantassins d'un seul coup ; c'est là qu'il faut ouvrir l'œil pour éviter un accident !

Hier j'ai lancé de grosses grenades en fonte, si lourdes que pour les envoyer à 30 mètres on se fait bien mal au bras ; l'une d'elle a fait un trou dans la terre aussi grand qu'un seau ; mais je suis plus habile à lancer les sodas⁹ : ce sont des bouteilles en verre épais pleines de mélinite¹⁰ et de clous. Dès qu'on les a amorcées on n'a que 2 ou 3 secondes pour les lancer sinon elles vous éclatent dans la main et vous tuent. Vous voyez mes enfants que nous avons des jouets dangereux. Ce soir je suis allé au tir à la cible et j'ai mis mes 8 balles dans un carré de papier de 15 centimètres de côté ; donc, gare aux Boches !

Je vous fais tout mes compliments pour votre gentillesse avec maman. Pour me prouver que vous m'aimez bien, vous continuerez à être bien obéissants, et dans chacune de vos lettres, vous n'oublierez pas de me raconter vos petites sottises de la semaine. Vous m'avez promis tous les deux de toujours obéir du premier coup et sans répondre un seul mot ; vous tiendrez votre promesse n'est-ce pas ? Vous m'avez encore promis de dormir longtemps chaque matin et sans vous amuser au lit ; Maurice sait qu'il ne doit manger aucun fruit vert ni cru ; enfin André n'ira pas seul à la grande rivière par crainte d'accidents. Tout cela est bien convenu, dites mes petits amis ? Je serais bien triste si vous n'étiez pas de très bons enfants avec votre maman. Je pense souvent à vous, je suis heureux en regardant votre photographie et j'aimerais tous vous embrasser ! Pensez à ma peine si je savais que vous me désobéissez ; aussi j'espère que votre bon petit cœur vous arrêtera si vous étiez tentés de faire une sottise. Conservez cette lettre et relisez-la s'il vous arrive d'être grondés par maman : elle vous rappellera que je vous gronde aussi de très loin.

Vous ne travaillerez pas avant le 15 août, une heure par jour tout au plus pour André et une demie pour Maurice ; mais je veux un travail très appliqué, sans personne ni rien autour pour vous distraire. C'est dit ? Je serai content de lire quelques-uns de vos devoirs. Allons, bonne nuit mes petits chéris ; jouez bien, amusez-vous bien, riez souvent et bien fort. Je vous embrasse mille fois sur les joues et dans le cou.

Papa.

Et maintenant un mot à ma grande chérie, que je sens si affectueuse, si vibrante, pour lui dire que ses lettres nombreuses me sont très douces au cœur. Je les conserve et les lui renverrai en un paquet, comme des témoins de notre intime union que nous relirons plus tard avec une émotion bien douce quand la grande tourmente sera passée.

⁸ Ville du Pas-de-Calais entièrement détruite par les bombardements au cours de l'automne 1915.

⁹ Armes incendiaires artisanales fabriquées à partir d'anciennes bouteilles en verre de soda.

¹⁰ Autre nom de l'acide picrique, produit chimique irritant pour la peau, les yeux et les voies respiratoires, abondamment utilisé comme explosif pendant la Première Guerre mondiale.

Tu peux être absolument tranquille et rassurée pour le moment ; je t'ai promis [...] de te dire tout ce qui pourra m'arriver de bien ou de mal : sois certaine que je tiendrai exactement cette promesse. [...] bonne nuit, ma très chère Amie ; reste forte et jolie ; n'oublie pas que les larmes vieillissent. Je t'envoie les plus tendres baisers que tu aies jamais reçus.

Jean

✓ 6 août 1915

Ma chérie,

Ta lettre du 2 m'est arrivée hier, et quoique tes lettres se succèdent très régulièrement, je l'ai lue presque avec attendrissement tant elle était affectueuse et câline. Elle reflétait très clairement les divers sentiments qui se partagent ton cœur, et tu sais le mot célèbre : il n'y a que ce qui vient du cœur qui aille au cœur. On est bien heureux de se sentir ainsi aimé, tendrement et fortement, et c'est un réconfort beaucoup plus puissant que tu peux l'imaginer toi qui restes en famille ; je ne vais pas faire la sottise de te remercier de ce bel élan de tendresse, mais je t'en suis bien reconnaissant.

Voici bientôt un mois que nous sommes séparés. Chose étrange au premier abord ; ces semaines ont passé assez vite pour moi ; est-ce l'effet d'un milieu si nouveau, si vivant, si pittoresque ? peut-être ; en tout cas, l'ennui ne m'a pas gagné encore, les sombres perspectives ne m'ont pas envahi, et moi aussi je rêve parfois de l'intense joie du retour. Ce retour est d'ailleurs bien loin encore ; la presse prépare l'opinion à une campagne d'hiver, on fait rentrer l'or à la Banque, nous installons nos cantonnements en vue d'une longue occupation, les Anglais débarquent très activement, enfin on remplit les arsenaux et les magasins en vue des grandes luttes prochaines ; tout cela est très significatif, et tout compte fait il vaut mieux se battre quelques mois de plus afin d'en finir avec l'Allemagne. Sans doute un revirement peut se produire chez nos ennemis qui, partout vainqueurs en apparence, peuvent proposer une paix blanche ; mais je ne crois pas que les Alliés acceptent cette offre, et il est prudent de ne pas compter sur la démobilisation avant Pâques ; hélas ! c'est loin, et il y a l'hiver assaisonné de multitudes d'obus ; que veux-tu ; c'est notre sort, et il vaut mieux l'accepter bravement sinon allègrement.

A propos de devoir, il y en a un qu'il faut penser à remplir. On fait appel à l'or, qui nous est en effet indispensable ; si une catastrophe nationale survenait, ce ne sont pas les quelques louis de chaque particulier qui le tireraient d'affaire, car l'or lui-même ne vaut que dans la mesure où le pays conservera son crédit et sa force. Je vais donc échanger mes 5 louis contre du papier ; je t'engage à en faire autant, sans toutefois insister davantage : tu es juge de ce qui convient le mieux.

Le bruit circule - peut-être sans fondement - que mon corps d'armée va changer de région et céder la place aux Anglais ; certains disent même que ce déplacement est commencé. Je te signale cela sans y attacher autrement d'importance.

On se met à parler aux soldats, à leur faire des causeries sur la guerre ; c'est peut-être une bonne idée, car leur indigence intellectuelle est très grande, et bon nombre d'entre eux ne savent que vaguement pourquoi ils se battent. J'ai reçu l'ordre - car ici tout est ordre - de préparer une causerie pour la semaine prochaine ; on me laisse le choix du sujet, mais je devrai soumettre mon plan ; comme je n'ai ni livre ni document à ma disposition, ce sera un peu difficile car il faudra tout tirer de mon fond. Je ferai le possible, puisque c'est une façon de se rendre utile.

Ma vie matérielle reste sans changement ; je change de linge chaque semaine, en n'utilisant que 2 paires de chaussettes, afin de les mettre au rancart dès qu'elles seront fatiguées [...]. Je ne désire rien et ne manque de rien ; ne te tourmente pas à prévoir mes besoins : j'écrirai dès que quelque chose d'important me manquera. Pourtant un détail : cet hiver les saucissons me seront utiles ; si tu peux en trouver de bien secs et bien maigres, un peu gros (1 pièce de 5 francs), emporte-les à Bourges pour me les faire parvenir peu à peu. Tu vois que je suis prévoyant.

Je compte recevoir bientôt une lettre de Mazilly me disant que vous avez fait bon voyage et que vous êtes bien installées ; dis bien à ma Dia (elle le lira d'ailleurs) que je lui suis très reconnaissant de rester auprès de vous, et d'autant plus que cela lui a coûté un vrai sacrifice. Dis aussi à mes Petits que je pense très-très souvent à eux, que je suis heureux de les savoir sages, que les 2 Kilos de Maurice m'ont agréablement surpris et que s'il peut en prendre 2 autres avant octobre cela me rassurera tout à fait sur sa chère santé.

Je t'envoie - pauvre souvenir - le ruban d'une des nouvelles grenades que nous essayons : dans la main, c'est presque un joujou mais quand ça éclate c'est un engin effrayant.

Je vous embrasse tous les 4 avec une bien vive tendresse.

J. Deleage

As-tu reçu la dernière que j'ai envoyée à Mâcon ; père a du te la transmettre- Ici temps toujours mauvais, avec de brusques sautes des températures.

✓ 19 août 1915

Ma chère Louise

Je viens te souhaiter une bonne fête, et pour que mes souhaits arrivent à temps je te les envoie à l'avance. Ces souhaits les voici : d'abord conserver ta santé, malgré les causes de fatigue et de soucis que comporte ta vie actuelle ; c'est le point essentiel, car nous savons ce que l'existence commune pourrait devenir chez nous sans la santé qui assure l'équilibre nerveux ; donc soigne-toi bien, ne néglige aucun de tes repas sous prétexte de simplifier ; il me serait fort désagréable de te retrouver fondue. Mon deuxième souhait, c'est que tu gardes ta confiance intacte dans l'avenir ; il se peut que le semestre qui va commencer nous apporte des épreuves, maladie, blessure ou accident, que certains soirs tu te sentes accablée par les soucis immédiats et les perspectives d'avenir ; réagis ; dis-toi que les heureux jours reviendront pour nous, et qu'on ne mérite le bonheur que lorsqu'on a su le conquérir par sa vigueur morale. D'un mot, je te souhaite plus ardemment que jamais de rester forte, forte moralement, forte physiquement. Et maintenant que je t'ai fait des souhaits un peu graves, des souhaits de raison que l'heure explique, j'ajoute que je t'aime et t'apprécie plus que jamais, que je t'embrasse bien des fois et bien tendrement, et que le 24 au soir ma voix fera écho à celle des petits pour dire : « vive sainte Louise ! ». - Pour suivre un vieil et charmant usage, je t'envoie un humble cadeau ; ce n'est qu'une bague en aluminium dont la seule valeur réside dans l'intention ; telle quelle, je suis certain qu'elle te fera plaisir et que tu y verras un nouveau gage de notre union. A un autre je n'aurais pas osé l'envoyer, à ma petite Louise je le peux.

Je joins à cet envoi un porte-plume pour mon André ; ici encore, il s'agit d'un objet sans valeur et peut-être assez peu pratique ; mais il est fait avec 2 cartouches boches, et papa a bien pensé à son grand garçon en fabriquant ce bibelot. Seul mon minet¹¹ n'aurait rien eu, et j'aurais été bien fâché de sa petite mine déçue ; aussi la « cuillère » en aluminium sera pour lui ; elle faisait partie d'une de mes grenades nouveau modèle, de sorte qu'il aura lui aussi son petit souvenir de la guerre. Je souhaite que mes petits chéris soient tous deux aussi contents que leur papa l'est en ficelant son paquet. Et voilà un bon moment passé avec ma petite famille. [...]

Je ne vois plus grand-chose à dire. Aussi vais-je vous quitter après vous avoir tous bien embrassés et bien tendrement.

JDéléage

✓ 27 septembre 1915

Mon cher grand garçon,

C'est à toi que ma lettre d'aujourd'hui s'adresse, afin de te montrer que je pense souvent à toi et que je te crois déjà capable de me comprendre.

Si tu me voyais en ce moment, tu serais bien surpris ; je suis sâle et boueux, avec une barbe de 8 jours, et une peau crasseuse depuis 3 jours. Tu me verrais assis au fond d'un immense boyau qui longe une grande route ; nous sommes là des centaines, tellement entassés qu'il est impossible de déplacer un pied sans précaution ; pour sièges, nous avons des herbes sèches arrachées au talus de la route ; pour coussins, nos sacs et nos musettes ; pour toits, nos toiles de tentes fixées par des moyens de fortune ; les soldats dorment, rient ou jouent aux cartes, sans paraître rougir à ce qui les entoure. Pourtant des blessés, à pied ou en voiture, passent sans discontinuer à 2 mètres de nous ; leurs vêtements ne sont qu'un tas de boue ; leurs pansements sanglants et leur mine épuisée disent assez ce qu'ils ont vu et fait ; nous les arrêtons au passage, nous leur faisons raconter la bataille, mais ils n'en connaissent que des détails et leurs récits se contredisent souvent. Mon régiment n'est pas encore engagé ; de la bataille, nous n'entendons que l'énorme grondement des canons placés autour de nous, et nous ne voyons que les innombrables allées et venues des aéros qui viennent de survoler l'ennemi pour préparer la lutte de ce soir. Quand je sors la tête de mon boyau, je vois une immense plaine vallonnée sillonnée de raies blanchâtres qui sont des tranchées, parsemées des ruines qu'a faites le canon ; mais pas âme qui vive sur ces champs sans fin ; on dirait un affreux désert car pas une culture n'a été

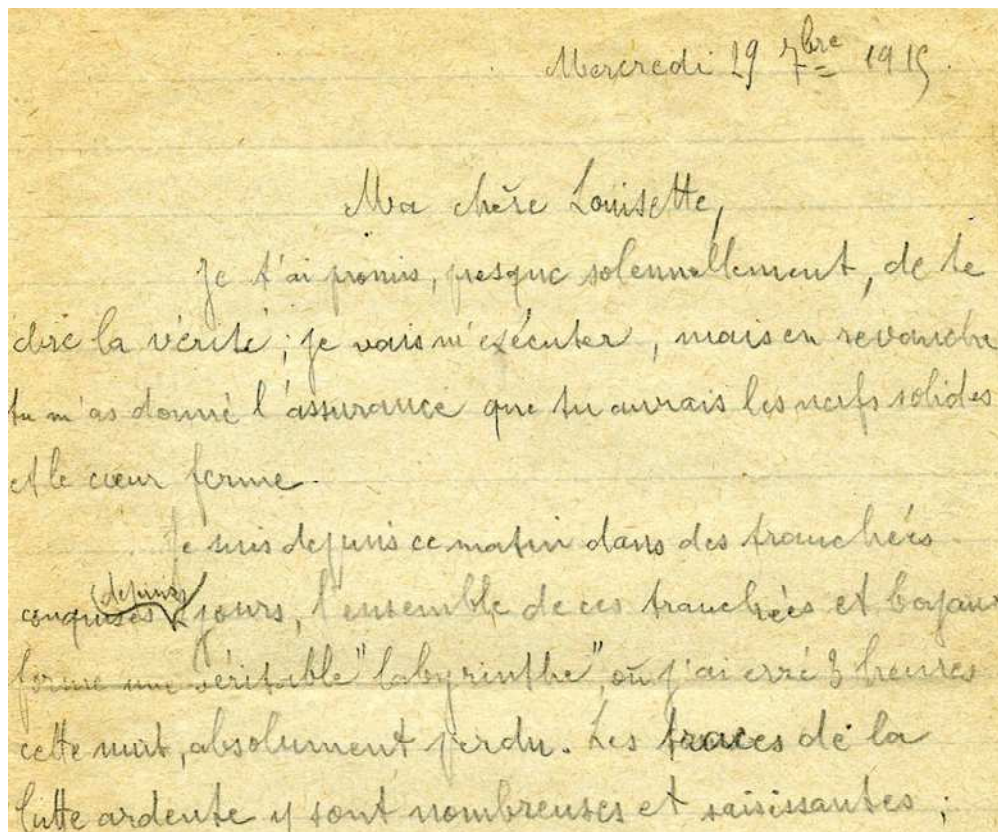
¹¹ Surnom donné à Maurice.

faite ; les terres si fertiles sont envahies par de hautes herbes, les arbres sont pour la plupart brisés par les obus. Nous ne faisons rien, nous attendons ; mais nous attendons en nous gardant ; pour nous garder, nos lunettes de mica sont fixées sur les yeux, nos sacs de gaze anti-asphyxiante sont pendus à notre col et au premier danger nous attacherons cette gaze sur notre bouche et nos narines.- La nuit venue, vers 7h, tout va changer, car les marches et les ravitaillements ne se font que dans l'obscurité. Alors les routes et les moindres chemins sont extraordinairement animés ; ainsi la nuit passée, nous avons mis 5 heures pour faire quelques kilomètres parce qu'il fallait à chaque instant céder la place aux attelages ; nous faisons 1 ou 2 km puis nous nous couchons dans les fossés pendant une demi-heure ou une heure, et c'était sous nos yeux un inexprimable enchevêtrement de caissons d'artillerie, de voitures de blessés, de cuisines roulantes, d'autos, de camions, de tombereaux, de cavaliers, de fantassins, et note bien que tout se passe dans la nuit noire, et qu'il est défendu d'allumer la moindre lanterne ; crois-moi, ces défilés sont plus fantastiques que les histoires de tes boy-scouts ; ni toi, ni tous ceux qui ne l'ont pas vus, ne peuvent se faire une idée de ce qui se passe sur le front d'une armée au moment des grandes attaques. Plus tard, j'aurai bien des choses à te raconter, mon cher grand garçon. – Nous sommes jusqu'ici demeurés à 5 ou 6 km de la ligne de feu, en réserve ; mais cette nuit ou demain nous prendrons les tranchées, et alors commencera la période des grandes fatigues et des dangers ; ici, tout le monde espère chasser l'ennemi de France, et déjà il recule un peu partout, même dans notre secteur qui est pourtant le plus fortifié. Tu voudrais bien savoir exactement où je suis : impossible cela est défendu ; sache seulement que c'est un point où l'on s'est le plus battu en mai et que ce n'est pas une « vieille ville ». – Nous allons avoir une vie très dure : pour en prendre ta petite part, n'oublie pas d'être parfait avec maman et Maurice à qui tu expliqueras ma lettre : couché de bonne heure 8h1/2, sage au lit, pas taquin ni raisonneur, devoirs faits consciencieusement, voilà ce que j'attends de toi.

Dis à maman que ma santé reste bonne, que j'ai reçu hier sa lettre du 23 ; console-la si elle s'inquiète ; embrasse-la, ainsi que mon mignon Minet, aussi tendrement et longuement que je t'embrasse. Ton papa chéri.

Jean

✓ 29 septembre 1915



Je t'ai promis, presque solennellement, de te dire la vérité ; je vais m'exécuter, mais en revanche tu m'as donné l'assurance que tu aurais les nerfs solides et le cœur ferme.

Je suis depuis ce matin dans des tranchées conquises depuis 2 jours, l'ensemble de ces tranchées et boyaux forme un véritable "labyrinthe", où j'ai erré 3 heures cette nuit, absolument perdu. Les traces de la lutte ardente y sont nombreuses et saisissantes ; et d'abord elles sont plus qu'à moitié détruites par l'ouragan de mitraille que notre artillerie y a lancé, aussi sont-elles inconfortables et horriblement sâles malgré les réparations urgentes que nous y avons faites ; tout y manque : l'eau (propre ou sâle), les boyaux, les latrines ; elles sont à moins de 200 mètres de la 1^{ère} ligne ennemie, avec laquelle elles communiquent par des boyaux obturés ; elles sont parsemées de cadavres français et allemands ; sans presque me déranger j'en compte bien 20 figés dans les attitudes les plus macabres. Ce voisinage n'est pas encore nauséabond, mais il fait tout de même mal aux yeux ; ce matin, à 5 heures, nous arrivons mouillés et harassés, et j'entre dans le premier abri venu pour me détendre, j'avise une bonne planche, m'y étends, la trouve moelleuse, mais 5 minutes après je m'aperçois qu'elle fait sommier sur 2 cadavres allemands ; et bien, crois-moi, ça fait tout de même quelque chose, au moins la 1^{ère} fois. On marmite fort tout autour de nous et vraiment c'est parfois un vacarme ; déjà je ne salue presque plus.

Le mal n'est pas là ; il est surtout dans le temps qui est affreux ; depuis trois jours au moins, les rafales de pluie succèdent aux averses ; les boyaux sont des fondrières¹² innommables, où l'on glisse, où l'on se crotte affreusement, aussi suis-je sâle au superlatif, au moins jusqu'à la ceinture ; mes mains sont boueuses et le resteront jusqu'au départ ; mes souliers sont pleins d'eau ; heureusement le corps est sec, car l'air est presque froid et le ciel livide. Autour de moi les gens font une tête ! Il nous faudra beaucoup de patience et de moral.

Nous sommes coiffés du nouveau casque en tôle d'acier¹³ ; c'est lourd et inconfortable mais cela donne une sérieuse protection contre les éclats de fusants et contre les ricochets, aussi le porte-t-on sans maugréer¹⁴.

Nous avons aussi tout un attirail contre les gaz asphyxiants. Mais nous serons mal ravitaillés : un seul repas, de nuit, qui arrivera froid le plus souvent ; et cela s'explique à la fois par la longueur des boyaux et par la difficulté de parcourir une large zone découverte.

A ce tableau un peu sombre mais véridique il convient d'ajouter deux correctifs ; d'abord nous aurons un rôle défensif, nous sommes chargés de mettre en état le secteur très bouleversé ; ensuite les Allemands contre-attaquent peu, par suite du manque d'effectifs et de l'état de leurs affaires en Champagne. Pour ces deux raisons, il se pourrait très bien que nous n'ayons pas à les regarder dans les yeux ; c'est d'ailleurs le vœu unanime ici.

Ma lettre va t'arriver en pleine période de réinstallation et de soucis ; j'essaierai d'en prendre ma part de loin ; cela me distraira et me fondra un peu plus avec vous. Je te souhaite du calme et du courage pour triompher de ces petites difficultés.

Tu sais combien je t'aime et quels tendres baisers je t'envoie, partage avec nos chers petits.

JDéléage.

✓ 10 octobre 1915

Mon cher André,

J'ai reçu ta lettre de jeudi, hier au soir, samedi à 10 heures ; elle est longue et affectueuse, bien sincère surtout et elle me prouve que tu t'efforces d'être un bon fils. Continue, mon cher grand garçon, car nous en avons tous deux besoin, ta maman et moi.

Pour te récompenser de tes bons sentiments et de tes sages résolutions, je vais t'expliquer avec précision comment on nourrit les soldats aux tranchées. Tu vas comprendre que c'est une chose difficile et compliquée. Et d'abord, nous ne pouvons pas préparer les aliments dans les tranchées ; il faudrait, pour cela, faire passer par d'étroits boyaux quantité de choses lourdes et encombrantes : eau, viande, légumes, café, bois... Puis l'ennemi apercevrait la fumée de nos feux et ses obus tomberaient sans relâche sur les marmites et les cuisiniers. Donc il faut de toute nécessité, que nos repas soient préparés au loin et apportés la nuit.

Les nôtres sont cuits à 10 kilomètres d'ici, 10 km, tu entends bien. Pour cela, on se sert de cuisines roulantes. Une cuisine comprend 2 parties : 1/ un avant train, analogue à celui des pièces d'artillerie, et dans lequel on loge les provisions du jour, 2/ la cuisine, sorte de grande

¹² Chemins creux gorgés d'eau.

¹³ Jusqu'en septembre 1915, conformément à l'uniforme réglementaire, les soldats portaient sur la tête un képi ou un calot (sorte de casquette). Cet équipement fut progressivement remplacé par un casque en métal dit «casque Adrian» conçu pour éviter les blessures à la tête.

¹⁴ Sans se plaindre.

chaudière en acier, divisée en 2 compartiments, avec foyer au-dessous, cheminée au-dessus, la cuisine s'accroche à l'avant-train et roule sur les routes tout en continuant à cuire. On peut y préparer 2 choses en même temps, soit le café et la soupe grasse, soit du rata de pommes et du bœuf rôti ; les compartiments sont assez grands pour contenir le repas de 250 hommes¹⁵.

Ces explications données, voici ce qui se passe chaque jour. D'abord, de grand matin, les cuisiniers reçoivent les vivres pour la journée du lendemain ; vite ils épluchent les légumes, moulent le café, cassent le bois, puisent de l'eau, chauffent la chaudière. A 6 heures du soir, tout est prêt dans la marmite bouillante. Alors les difficultés commencent. On attèle les 2 chevaux à la cuisine et à la nuit tombante on se met en route pour les tranchées ; on marche sans lanterne, sans bruit, sur les accotements de préférence afin d'être moins visible, on change de chemin fréquemment parfois même il faut rouler à travers champs. Et pourquoi tout cela ? Parce que l'ennemi, qui veut à tout prix nous empêcher de manger, bombarde tous les chemins entre 18 heures et minuit, et parfois il atteint son but : un 105¹⁶ écrase chevaux, conducteurs et cuisine, j'en ai vu un exemple.

Donc, « après bien des périls » la machine arrive au commencement des boyaux ; il faut bien qu'elle s'arrête là. Elle y rencontre ce que nous appelons « la corvée de soupe », ce sont des hommes chargés à raison de 2 par escouade¹⁷, d'apporter les vivres jusqu'à la tranchée. L'un porte en sautoir 7 bidons de vin, 1 bidon d'eau de vie et une musette pleine de morceaux de viande. A la main il tient une marmite de café (4 ou 5 litres). L'autre se charge de la marmite de bouillon ou de rata, et comme collier il se passe une corde qui traverse 7 pains de 1kg500. Ajoute à cette charge obligatoire, le courrier, les paquets envoyés aux soldats, les petites commissions pour leurs camarades, et tu comprendras que ces 2 malheureux sont chargés littéralement comme des bêtes de bât¹⁸. Ainsi affaiblis de choses lourdes et encombrantes, ils doivent parcourir 2 heures durant, dans la nuit noire, des boyaux larges de 60 centimètres environ souvent boueux et toujours raboteux¹⁹ ; tu devines ce que peut être leur marche dans de telles conditions : ils suent, ils geignent, ils jurent, ils trébuchent, ils glissent, ils se heurtent ; quand un obus arrive, il leur faut se coucher et plus vite que ça, au risque de renverser les marmites et bidons ; pour faire un croisement, il n'y a qu'un moyen : rejeter la charge sur les parapets, se baisser dans le fonds du boyau pour que le passant vous enjambe, puis reprendre son faix²⁰ et repartir. Tu comprends maintenant pourquoi nos repas ne nous arrivent jamais intacts, une partie a été répandue dans les boyaux et les pains sont recouverts de boue.

Vers 11 heures²¹, la corvée de soupe arrive aux tranchées avec des marmites froides depuis longtemps ; les 2 malheureux s'étendent n'importe où et dorment comme des bêtes ; leurs camarades d'escouade arrivent et le caporal distribue les vivres. Cela encore ne va pas tout seul, parce qu'il fait noir, que certains hommes essaient de tricher, que les rations de vin et d'eau de vie sont toujours insuffisantes, que l'eau fait totalement défaut. Ce partage achevé, sous l'œil narquois de la lune ou dans le brouillard épais, les poilus se mettent à table ; je veux dire que, debout, dans la tranchée, leurs aliments placés sur la banquettes de tir, le fusil appuyé contre eux, ils se mettent à peler leur pain (à cause de la boue), à essuyer assiette ou gamelle avec un papier, à torcher leurs doigts boueux dans le pan de leur capote²², et enfin à manger. Vers minuit, c'est fini, chacun retourne à sa place, qui au créneau²³, qui au poste d'écoute²⁴, qui au terrier²⁵, qui à la corvée de creusement.

Tu vois clairement l'une des conséquences de la guerre actuelle : notre nourriture coûte très cher à l'Etat, on ne nous donne que des denrées de première qualité et en quantité suffisante, enfin on emploie un personnel et un matériel considérables pour nous ravitailler ; et bien, malgré tout cela, nous sommes mal nourris d'aliments froids et toujours les mêmes, et nous mangeons dans des ustensiles sales avec des mains plus sales encore. Et tu sais, quoi qu'on fasse, on ne pourra pas

¹⁵ Soit l'effectif d'une compagnie d'infanterie.

¹⁶ Produit par les usines Schneider (Saône-et-Loire) à partir de 1913, le canon français de 105 (calibre 105 mm) permettait une haute cadence de tir et présentait l'avantage d'être facilement démontable. Poids du canon : 2650 kg. Poids des obus : 15,74 kg. Portée de tir : 12 km max. Rotation maximale : 6 degrés.

¹⁷ Petit groupe de soldats.

¹⁸ Chargés comme des mules.

¹⁹ En mauvais état.

²⁰ Sa charge (ses affaires).

²¹ 11h du soir soit 23h.

²² Manteau.

²³ Poste de guet aménagé sur le haut d'une tranchée pour observer l'ennemi sans être exposé aux tirs.

²⁴ Poste de guet aménagé en avant des lignes, dans le no man's land.

²⁵ Tranchée souterraine remplie d'explosifs dans le but de percer une brèche dans les lignes ennemies.

améliorer cette situation ; c'est l'une des plus grandes misères de la guerre, parce qu'elle est de tous les jours, de toutes les heures ; la plupart des gens pensent peu à cela, et bien crois-moi : en réalité les soldats souffrent plus de leur alimentation insuffisante que du froid, des obus et des veillées au créneau.

Maintenant que j'ai longuement causé avec toi, presque comme avec un grand camarade, je vais te charger de toutes mes commissions du jour. A maman : sa lettre du 6 m'est arrivé avec la tienne et elle est gentille de tant s'occuper de moi, je trouverai sans doute son colis ce soir, à l'arrivée de la corvée de soupe. A Pépé : je lui suis bien reconnaissant d'être avec vous, de s'occuper de vous, de rassurer maman. A Minet : je pense souvent à sa petite frimousse rose ; sa prochaine lettre me montrera s'il a beaucoup désappris, mais je veux que personne ne l'aide, si peu que ce soit. A tous : tu distribueras en mettant tout ton cœur, mes baisers les plus affectueux et naturellement tu en garderas quelques-uns pour toi.

Ton papa chéri.

Jean

✓ 13 octobre 1915

Ma tendre petite femme,

Nous sommes arrivés cette nuit en 2^{ème} ligne, à environ 1 Km de la 1^{ère} ; cette distance, ainsi que la configuration du terrain nous donnent une sécurité presque absolue, il faudrait quasi un miracle pour qu'un accident arrivât à l'un de nous. Aussi apprécions-nous notre bonheur relatif : pas de garde à prendre, peu de corvées à fournir, la tranquillité de nos nuits et la sécurité le jour ; c'est le cas où jamais de se souvenir que le bonheur est chose toute relative. – Je dis relatif, car notre situation n'est pas folichonne du tout ; nous restons sans eau, donc crasseux et crottés, et avec des repas composés de bœuf froid et d'un peu de fromage ou de chocolat ; nous occupons des terriers profonds, creusés après les attaques du 9 mai, et notre horizon est limité par 2 murs de terre hauts de 4 mètres.

Au-dessus de nous, c'est le « billard », sillonné d'une infinité de tranchées, criblé de trous d'obus, encombré de débris de toutes sortes et d'une centaine de cadavres ; on n'y risque qu'un regard furtif et attentif. – Qu'allons-nous faire pendant notre séjour de 4 jours ici ? dormir le plus possible, manger le plus souvent possible, jouer aux cartes 2 ou 3 heures par jour ; entre temps, on rêve, on écrit, on lit, on réfléchit le moins possible ; surtout on pense aux siens, à sa petite femme que l'absence vous fait plus complètement apprécier et dont on devine les élans de tendresse. Et voilà la vie...

Maintenant, il me faut revenir sur les jours passés ; tu sais que nous sommes restés 6 jours en extrême avant-garde, au lieu de 4, en raison d'une attaque projetée. Les 4 premiers ont été très fatigants, en raison des interminables factions et terrassements ; le 5^{ème}, le lundi 11, a été effrayant, sans que pourtant nous ayons pu attaquer, et il restera dans ma mémoire aussi longtemps que je vivrai. Notre artillerie et nos lance-bombes avaient arrosé l'ennemi d'un déluge de projectiles de tous calibres, la vallée était enveloppée d'un épais nuage de fumée âcre qui vous prenait à la gorge, l'adversaire répondait peu et tirait mal, nous admirions le spectacle grandiose de ce bombardement intense, convaincus que rien ne lui résisterait et que l'assaut serait relativement facile si on pouvait décider les poilus à sortir. Nous allions quitter nos tranchées pour donner l'assaut ; juste à ce moment, les Boches nous déclenchent un tir de barrage d'une violence folle et d'une durée de 2 heures ; pas un de nous qui n'ait tremblé, sous les explosions énormes qui nous entouraient plusieurs fois par minute ; l'attaque ne put avoir lieu, et vers 6 heures tout s'apaisa. Notre chef de bataillon, qui a été au plus fort des batailles de Montmirail et d'Ypres, nous disait qu'il n'avait jamais assisté à pareil déluge de mitraille, et que ce que nous avons reçu était probablement le record de cette guerre. L'effet moral de ces « marmitades » est énorme, les soldats sont ahuris et presque stupides ; pourtant, et c'est une consolation, ils sont peu meurtriers en raison de la solidité de nos abris. Exemple ma compagnie, qui a reçu plusieurs milliers d'obus, n'a eu qu'un tué et 3 blessés, et encore ce tué a-t-il commis l'imprudence de courir les boyaux sous la mitraille. Si on voulait tirer d'autres conséquences de cette attaque manquée, on pourrait dire que l'ennemi est extrêmement fort devant nous, que la puissance de son artillerie est singulièrement plus grande que notre presse le dit, et que nous ne sommes pas près de les chasser de chez nous. – J'achève mon petit compte-rendu, en ajoutant que notre 6^{ème} jour, le mardi 12, fut très calme, mais que nous eûmes beaucoup à faire pour relever nos parapets et nos abris dont l'état était absolument lamentable. Enfin, la nuit tombée, arriva la relève bénie ; on fut au trou vers minuit, et après un repas sommaire, on s'étendit avec

délice et sérénité sur le cailloutis qui forme le fonds de nos terriers. Maintenant, tu connais toute ma petite histoire, et tu me donneras bien au moins un bon point pour ma bonne volonté.

J'ai reçu dimanche ton colis de vêtements ; mais comme la température est tiède, je n'ai encore mis ni chandail ni chaussettes de laine ; par contre ton saucisson cuit et tes «bicots»²⁶ ont été les bienvenus. Hier au soir, on m'a remis ton petit colis de tabac (avec les boutons), et aujourd'hui j'y fais honneur plus que tu le désirerais. Une caresse tendre pour te récompenser de ta hâte à me faire des envois. Avec le colis que tu m'annonces et celui que Claudia m'a envoyé, je n'aurai besoin de rien pendant 2 semaines environ, sauf d'un peu de tabac ; ces 2 colis ne me parviendront pas avant plusieurs jours, mais je patienterai facilement. Donc ne sois plus inquiète, en ce qui concerne « le matériel », car j'ai ou j'aurai prochainement tout ce qu'il faut ; quand au «spirituel» je tâcherai de ne pas le laisser trop s'affaiblir.

Je suis de plus en plus satisfait de te voir remonter la pente et de reprendre le dessus ; j'en sais beaucoup de gré à Père, dont la tendresse et l'autorité te sont si précieuses en ce moment, et je souhaite vivement qu'il puisse encore rester longtemps avec toi. Pauvre Père, sa vie à lui aussi est chambardée par la guerre ! [...]

Il ne me reste qu'à vous embrasser tous bien affectueusement, et en particulier ma petite Louise bien aimée.

JDéléage

✓ 14 octobre 1915

Mon cher papa,

Nous avons reçu mardi soir les soldats nous apportant de tes nouvelles et la toile de tente boche. Je t'en remercie bien. Je l'ai déjà posée dans la remise ; elle est grande et nous nous amusons bien avec à Mazilly. Nous avons un camarade de jeu dans la maison qui habite au 2^{ème} étage.

En classe, j'ai fait ma 1^{ère} composition de version latine ; j'ai eu 18 et 16 en leçon de latin ; je n'ai eu que 10 en Thème et en Version ; les notes de mes camarades ont été faibles aussi, car ces 2 devoirs étaient très difficiles pour un début d'année ; j'ai eu 14 en devoir de français et 18 en leçon d'Allemand.

Grand-père et Maman nous ont menés à l'exposition où l'on voit des choses de guerre : broderies, dessins, peintures faits par des soldats blessés, casques, armes, balles et obus allemands... Grand-père nous a dit que s'il faisait bien beau, il nous mènerait à la tour de la cathédrale²⁷. Nous faisons pas mal de promenades et nous herborisons quelque peu quand nous pouvons avec Grand-père.

Maurice a beaucoup de travail et il n'a encore pas fini ce matin, quoiqu'il soit 10 heures et quart. Enfin, il ira plus vite dans quelques temps.

Nous avons eu de tes nouvelles. Hier, nous avons une lettre de toi que tu avais écrite dans les tranchées. Maman a moins pleuré cette semaine que la précédente. Elle commence à se faire à cette vie, si triste pourtant.

Le récit de ces deux soldats nous a montré combien vous enduriez de privations et nous avons été bien attristés.

Je t'embrasse de tout mon cœur, mon cher papa. Ton grand grand qui pense bien à toi.

André Déleage

Mon cher Ami,

Je me contente pour ce soir de joindre mes baisers les plus tendres à ceux de tes Petits et de te dire à demain la douceur de causer longuement avec toi. J'ai été heureuse de savoir que tu avais quitté ces terribles premières lignes et je pense avec encore plus de douceur que tu dois être maintenant au repos. Tendresses et à demain.

Louise

²⁶ Petits fromages de chèvre.

²⁷ Il s'agit ici de la cathédrale de Bourges.

✓ **16 octobre 1915**

Mon bien tendre Ami.

Mon Dieu que mon pauvre cœur a été bouleversé et angoissé en lisant ce matin la carte du 11 et ta lettre du 13. Ma dernière illusion a dû encore tomber car je m'étais imaginée que vous ne feriez pas l'assaut et le récit que tu m'as fait m'oblige trop à me rendre à cette terrible évidence ; et ma peine s'accroît et mes angoisses deviennent plus grande. Je ne puis te rendre l'effroi que j'ai ressenti en voyant ce que vous avez supporté, je ne pouvais me faire une idée de l'horreur de ces bombardements. J'ai pleuré, j'ai tremblé mais je viens de retrouver un peu de calme en m'occupant de te faire le petit envoi de saucisson que tu m'avais dit de faire tous les quinze jours. [...]

Je mettrai dans le paquet tes deux chemises neuves très chaudes et ta flanelle. [...] je voudrais tant pouvoir remédier dans la mesure du possible à ce ravitaillement si insuffisant.

Je mettrai encore deux fromages et des figues. Je ne demande qu'une chose, c'est à te faire des envois, c'est la seule occupation avec les lettres que je t'écris qui apportent quelque trêve à mes inquiétudes. [...]

Caresses des Petits et sincère affection de Pépé qui s'émeut autant que moi des horreurs de votre vie.

Ta Louise

✓ **4 février 1916**

Ma Chérie,

Malgré ma grande feuille blanche, je ne t'écrirai qu'un petit mot, faute de matière... C'est que je n'ai pas encore reçu la longue lettre annoncée. Vaudoux n'étant pas revenu à la compagnie. A défaut, ton petit mot reçu hier m'a fait patienter, et m'a même fait grand plaisir. D'abord, j'avais senti juste en te disant que tu devais être déprimée : je te connais donc bien, puisque je puis presque t'ausculter à distance, dis ? [...]

Redevenons sérieux, à l'avenir quand j'aurais un mot secret à t'envoyer, j'emploierai le même procédé, et toujours se sera à la fin de ma lettre, avec une petite croix au crayon en marge pour faire connaître l'endroit à recouvrir d'encre.

Je ne vois plus rien à dire [...] Tendres embrassades à mes chéris et à ma petite Lou.

Jean

✓ **1^{er} mai 1917**

Mon Jean Chéri

Dans la fraîcheur de ce délicieux matin de chaud printemps je reçois ta lettre si câlinement caressante du 26 et elle me vaut une sensation à la fois si douce et si chaude que j'en reste sous le charme. Dieu ! que tu sais aimer ta petite femme, Ami Chéri, et comme à son tour elle t'en aime de toute son âme.- Par ce temps enchanteur et malgré tout le sérieux de l'heure présente, on se reprend à vivre et à espérer. Comment pourrait-on rester insensible ? c'est un si beau réveil de tout après cet interminable hiver. Mes fenêtres sont largement ouvertes. A ma droite le majestueux marronnier développe hardiment sa luxuriante frondaison ; devant moi, le lilas, plus timide tend avidement ses tiges munies de prometteuses grappes vers le vivifiant soleil et avec cela on respire une brise d'une douceur infinie - Vois-tu, Ami Chéri, c'est ta lettre qui m'a provoqué cette extase et c'est là ma seule excuse car par ces temps sévères, ne devrait on pas oublier que le ciel est bleu, que la nature se fait belle, que les oiseaux chantent....Tant de pauvres familles sont si cruellement tourmentées. Mais je ne veux pas m'assombrir ; à une autre fois les conversations sérieuses ou tristes. Je reste jalousement sous ma bonne impression. Sur ce, mon Jean Aimé je t'envoie la plus douce caresse que mon cœur aimant puisse évoquer et suis avec amour.

Ta petite femme, Louise

✓ 26 juin 1917

Ma petite Louise,

J'ai reçu la lettre où mes fils me racontent leur vie quotidienne ; et c'est toujours intéressant pour un papa qui regrette si souvent ne pouvoir suivre de près le travail et les progrès de ses enfants. Ce n'est pas l'une des moins fâcheuses conséquences de cette guerre de nous priver de l'un de nos droits les plus sacrés et les plus importants ; et encore, chez nous, grâce à toi en grande partie, cela ne va pas mal au point de vue scolaire ; cependant l'autorité et l'expérience du papa ne seraient pas toujours inutiles. - André n'a pas mal travaillé depuis une quinzaine, il obtient 2 fois la 1^{ère} place en compositions et ses notes de devoirs se sont relevées ; un dernier coup de collier, et ce sera fini, bien fini : je veux dire d'une manière satisfaisante pour l'ensemble de l'année. Espérons que son genou va lui permettre de jouir pleinement du grand air et de la belle liberté de Mazilly.

- Maurice me paraît n'avoir pas mal travaillé lui aussi, 2 notes sont relativement bonnes, et il m'est agréable d'apprendre que mon Minet met de mieux en mieux l'orthographe.

- Comme le propose mon grand garçon, il pourra m'écrire tous les jeudis pendant les vacances ; je ne lui en fais pas une obligation, mais cela me fera plaisir.

- Nous venons d'achever – provisoirement – nos pérégrinations ; 5 jours de marche, les 21, 22, 23, 25 et 26 courant ; un jour de repos, le 24 ; étapes plutôt courtes, à peine 100 km au total ; en outre, on partait de très grand matin, de manière à arriver avant le grand soleil ; mieux encore : tous les havres-sacs²⁸ étaient transportés par voie ferrée ou camions ; l'armée française, si dure pour ses troupiers, finirait-elle par s'humaniser un peu ? je crois plutôt qu'elle cède à une nécessité, car le moral est si déprimé et si violent depuis les tristes événements de Champagne, qu'il faut enfin ménager ce malheureux poilu. [...]

Un fait divers amusant, pour terminer ; il y a ici une petite filature qui occupe une centaine d'ouvrières ; celles-ci se sont mises en grève et ce matin elles ont défilé sous nos yeux amusés drapeau rouge en tête au chant de l'Internationale²⁹ et de la Madelon³⁰ ; elles ont accroché nos poilus, et depuis elles vivent en communauté avec eux autour de nos cuisines roulantes ; nos popotes en sont encombrées, elles boivent de bons coups, sont plus que gaies, font du chahut à la musique, manifestent à nouveau pendant que nos gars leur pincement les fesses, et ce soir tout va finir dans les granges. C'est la jeune France qui monte, et la guerre nous la fait jolie !

Je te disais plus haut que le moral était détestable en ce moment, par suite des grandes tueries de Champagne et des fautes lourdes qui y ont été commises. Je ne puis te dire comment se manifeste ce moral, car je manque de renseignements précis et sûrs. Mais je puis te donner une idée de la gravité du mal, en t'indiquant de source absolument sûre les remèdes qu'on applique en ce moment. 1° On porte les permissions à 20 %, et dans les gares on va s'organiser pour ne plus traiter le poilu en vil bétail [...] ; cela, c'est une concession trop tardive au poilu. 2° On donne l'ordre aux officiers de ménager la troupe, de lui parler affectueusement, de lui bourrer le crâne par tous les moyens directs et indirects ; cela vient trop tard et la plupart d'entre eux manquent d'autorité et de sympathie pour bien remplir ce rôle. 3° On crée, en grand secret, des sections de discipline pour les fortes têtes, et on choisit pour les commander des cadres spéciaux. 4° On retire à certains condamnés militaires le sursis dont ils avaient bénéficié jusque là, et on n'en accordera plus guère de nouveaux. 5° On a abrogé en secret le 8 juin, le droit de recours en révision ou en grâce pour certains militaires condamnés à la peine de mort ; cela permettra de fusiller séance tenante ; le public n'en sait rien, et ceux qui devraient protester se taisent. 6° On fait garder les gares militairement, et nous avons l'ordre de prêter main-forte à tout commissaire de gare qui nous le demandera. 7° On place dans les trains et dans les régiments "des moutons", c'est-à-dire des policiers déguisés en poilus, munis d'argent, qui font boire et causer, et qui ensuite dénoncent les naïfs exaspérés ; nous avons fourni des gens pour cette jolie besogne.

J'arrête mon énumération ; comme elle ne comprend que des faits, et des faits certains, tu peux juger de la situation vraie, et tu peux la comparer à celle que les journaux vous peignent, pour en déduire le crédit qu'ils méritent. – Que penser de tout cela ? Ou bien on réussira à rétablir la confiance et la discipline, mais ce sera long et extrêmement difficile. Ou bien on y réussira mal, et notre armée tombera peu à peu dans l'impuissance et le désordre ; bien heureux encore, si elle

²⁸ Sacs à dos des fantassins (soldats).

²⁹ Chant révolutionnaire écrit au XIX^e siècle traditionnellement associé aux luttes sociales.

³⁰ Chant écrit en 1914 particulièrement apprécié des poilus.

ne s'effondre pas dans un immense mouvement de colère folle qui briserait tout et nous obligerait à traiter à des conditions honteuses. Espérons que cela nous sera épargné et que le bon sens reprendra le dessus ; mais ceux qui nous ont amenés là sont des criminels, et comme on ne cherche qu'à faire le silence sur eux pour leur assurer l'impunité, on aggrave encore les fautes et les conséquences.

Je t'ai dit toute ma pensée, à toi seule, sachant que mes confidences sont bien placées ; évidemment tu ne répondras à cette partie de ma lettre qu'avec la discrétion nécessaire. Elle t'aidera à comprendre pourquoi les Boches attaquent nuit et jour en Champagne, sans but apparent et sans faire de conquêtes sérieuses ; ils savent, par nos prisonniers, la vérité que je viens de t'esquisser ; et à force de marteler cette partie du front, ils veulent aggraver le moral de notre armée, la briser et la décourager. Voilà, à mon sens, le vrai but de ces attaques [...]. Mon messenger m'attend, il me faut clore ; je n'avais d'ailleurs plus grand chose à dire. Je t'envoie toutes mes caresses les plus tendres, que tu partageras avec les enfants.

Jean

✓ 28 juin 1917

Ma Louissette,

Je t'écris simplement pour "illustrer" le beau vers : "s'il est des jours amers, il en est de si doux !" Ce fut en effet une "douce" soirée que celle d'aujourd'hui. Nous étions conviés à une représentation du "Théâtre aux Armées" ; j'y allais un peu sceptique, m'attendant à un programme cocardier ou grivois, et me demandant si les vedettes annoncées ne seraient pas excusées au dernier moment. Et bien, une double surprise nous attendait : ni tam-tam patriotard, ni gros sel indigeste.

Au contraire, un programme varié, de bon goût, bien interprété, nous attendait. [...] ça a duré 3 heures ! 3 heures vraiment délicieuses. [...]

Que vas-tu penser de nous ? Te dire qu'on nous "gâte" ? Qu'on nous mène en voiture au théâtre pour nous mieux "séduire" ?- Rien de tout cela ; Pétain a senti l'urgente nécessité de reprendre l'armée en main, et a certainement donné des ordres en conséquence. Nous sommes moins traités en unités impersonnelles, en matériel humain ; on s'aperçoit que nous sommes des personnes, et qu'il faut sérieusement compter avec notre moral. D'où toute une nouvelle orientation dont nous voyons déjà les premières mesures d'application : d'un côté des mesures de précaution et de répression pour enrayer les premières manifestations d'indiscipline ; de l'autre des dispositions plus humaines plus paternelles pour rendre la guerre supportable au troupier. C'est net, clair et logique ; j'essaierai de suivre les manifestations et surtout les conséquences de cette nouvelle orientation du commandement à l'égard de la troupe. Ne nous dissimulons pas que c'est une très grosse entreprise, très difficile, et qui peut avoir, suivant son issue, de très durables conséquences. Le haut commandement saura-t-il, ou pourra-t-il, faire prévaloir sa nouvelle impulsion jusque dans la vie quotidienne des régiments ? Cela, j'attends de le voir pour le croire. [...] "Il se fait tard ! Adieu...." Avec mes caresses pour toi et mes fils.

Jean

✓ 28 décembre 1917

Bourges,

Mon cher papa.

Je te souhaite de passer une bonne année, et de rester toujours bien portant. J'espère que tu partiras bientôt du vilain secteur où tu es et que si tu vas dans un aussi mauvais tu ne sois pas dans les tranchées.

Nous avons passé une bonne journée de Noël mais elle aurait été bien meilleure encore si tu avais pu y assister. Pour mes étrennes, j'ai eu la boîte numéro 2 du Meccano ; je m'y amuse très souvent et je fais des jolies choses parmi lesquelles un joli moulin à vent qui tournait très bien, une grue haute de 75 cm...

Je crois que tu n'as pas été très heureux pendant ce doux jour de Noël.

[...] Pour le mois de Décembre, j'ai été le 12^{ème} sur 41 avec 36,38 ; le premier avait 53 points. J'ai eu 12/20 en français, 13/20 en calcul, 5,5/10 en dessin.

Ici, il ne fait pas froid du tout ; le temps est humide et malsain : d'ailleurs il y a une véritable épidémie de grippe, mais j'y ai échappé. Je t'embrasse bien fort.

Ton petit Maurice qui t'aime bien

Bourges, le 28 Décembre 1917.

Mon cher papa.

Je te souhaite de passer une bonne année, et de rester toujours bien portant. J'espère que tu portiras bientôt du vilain secteur ou tu es, et que si tu vas dans un crûsi mauvais tu ne sois pas dans les tranchées.

Nous avons passé une bonne journée de Noël mais elle aurait été bien meilleure encore si tu avais pu y assister. Pour mes étrennes, j'ai eu la boîte numéro 2 du Meccano; je m'y amuse très souvent et je fais de jolies choses parmi lesquelles un joli moulin à vent qui tournait très bien, une grue haute de 25^m, etc. Je crois que tu n'as pas été très heureux pendant ce doux jour de Noël.

✓ 27 juillet 1918

Calais.

Ma chérie, voilà ma dernière semaine qui s'achève [...] tu peux croire qu'il me tarde. Ce soir, j'ai commencé mes paquets [...]. Il faudrait bien qu'en venant m'attendre à Salornay³¹, vendredi prochain, vers 9 heures, André m'amène soit le vélo [...] soit une petite poussette, afin de porter mes paquets. - Car cette fois, c'est net : je pars d'ici mercredi soir à 8 heures, pour arriver à Cormatin³² vendredi par le train du matin ; le voyage sera long, mais les vacances seront bonnes ! [...] Pour la dernière lettre que je t'écris cette année, j'ajoute mes plus tendres baisers.

³¹ Ville de Saône-et-Loire.

³² Idem.